

Pour accompagner Olivier Guichard Église de Néac, le 24 janvier 2004

Madame, quand, au plus vif, au plus immédiat de votre douleur, vous m'avez demandé de dire ici les quelques mots chaleureux qui nous parleraient d'Olivier, le cœur a dit oui, sans réfléchir. Le cœur ne réfléchit pas.

Mais j'en demande pardon à chacun d'entre vous, personnellement; depuis mardi, vous avez laissé revenir en vous, resurgir en vous, les images et les propos, les sourires et les silences, les moments exceptionnels et les jours après les jours, qui font de la relation de chacun de nous à Olivier Guichard quelque chose de singulier, de personnel et, désormais, de définitif. Comme il avait *son* Général, chacun de nous a *son* Olivier Guichard. Et sans doute est-ce le silence qui convient le mieux pour que soit écoutée notre voix intérieure, pour que remonte le souvenir, pour que naisse la prière.

Chacun le sien, mais il est aussi le nôtre. Il nous a appris le « vivre ensemble ». Il faut donc tenter de parler quand même, par une raison qui nous dépasse et qui nous rassemble.

Depuis ses vingt ans en 40, il a été un Français saisi par la France - cela commence le 19 juin 40, avec la recherche d'un passage vers les Pyrénées, et vous l'avez accompagné, vous sa sœur, Madame de Baillencourt, dans cette équipée de bourdons contre la vitre. Depuis 1947, il a vingt-sept ans, il est un homme saisi par de Gaulle - un homme public, oeuvrant dans le climat de toutes sortes d'époques, à toutes sortes de niveaux, dans toutes sortes de responsabilités. Et nous voilà si nombreux, venus des horizons si divers qui furent avec lui les nôtres. Cette diversité ne nous sépare pas. Elle ne nous enferme pas dans une case. Elle nous renvoie à l'unité propre d'Olivier et à son don de réunir.

A nous de lui offrir en ce jour, la joie de voir réunies pour la première fois, quel paradoxe! toutes ses familles, selon la chair, le cœur et l'esprit.

Cette unité intérieure, ce don de réunir, essayons de les cerner en avançant de l'extérieur vers-le centre.

D'abord, il y a le goût et le don de l'action. « Vieux sage », « baron nonchalant », « grand méchant mou » - fichtaises ! Il n'a rien fait pour combattre cette image qui l'arrangeait en somme. Mais tant qu'il a été, et partout où il a été, en position d'agir, il a agi, innové, créé.

Quelques exemples.

Bâtir - mais bâtir *pour*. L'hôtel de la Région, pour manifester qu'une nouvelle institution existe, pour l'inscrire dans le paysage. Des routes petites et grandes pour relier, irriguer, mettre la France en réseau. Un nouveau ministère de l'Éducation à la Défense, pour trancher le nœud gordien des habitudes, - mais le successeur classera le dossier. De Fos-sur-Mer à la Grande-Motte, tant de réalisations pour amener à la Provence et au Languedoc de nouvelles industries et un nouveau tourisme. Et puis Fontevrault, pour sauver une abbaye à la beauté violée et gâchée, pour renouer avec une histoire.

Innover. En descendant de Paris par le train, nous avons longé les quelques kilomètres de la piste d'essai de l'aérotrain, cette autre forme de la très grande vitesse, pour laquelle il avait tant bataillé. Et trente ans après, il a mis sa toujours juvénile confiance dans l'aventure de l'hydroptère, comme une revanche.

L'innovation, il a même su la faire porter sur les institutions. Il a eu la chance d'apprendre l'Administration, avec notre A majuscule, de l'extérieur, en se frottant à elle. Ne pas s'affronter, trouver des biais, créer de nouveaux circuits, user de petits leviers pour remuer de grandes masses : ce sport feutré, il a aimé le pratiquer.

Avec quels succès! Inventer les administrations de mission : l'OCRS¹, inutilement; la DATAR² 2 bien sûr, mais quelle réussite, et dans la durée, que l'on puisse dire ainsi « bien sûr » ; la Conférence des présidents d'universités, îlot de responsabilité créé par simple arrêté dans l'univers confus de la loi Edgar Faure. Même la Justice, où il resta si peu de temps, lui doit un poil à gratter : les conciliateurs. L'université de Compiègne, l'enfant chéri, accouché en force : conjuguer la grande école et la faculté - innovation capitale, mais restée isolée, même quand il en reprit l'essai, à Nantes, et ce lui fut un crève-cœur. Le Conservatoire du Littoral, qu'il a voulu et aidé de tout son amour et de toute sa connaissance du trésor fragile et convoité de nos rivages.

Mais il a su aussi pratiquer l'oukase, sacrilège de surcroît : la circulaire « ni tours ni barres » qui rompt brutalement avec le Corbusiérisme, responsable de tant de dégâts sociaux. Il fallait oser.

¹ Organisation commune des régions sahariennes

² Délégation à l'aménagement du territoire et à l'action régionale (1963-1967)

J'arrête cette anthologie d'une cohérence avec deux décisions presque ludiques mais qui révèlent si bien son caractère.

La première : donner des noms aux autoroutes, un sens aux chiffres, de la poésie au ruban d'enrobé : l'Océane, l'Aquitaine...

La seconde, il y tenait particulièrement : offrir des livres aux jeunes mariés, six chefs-d'œuvre, dont *la Princesse de Clèves* et *les Chouans*; il fallait oser encore.

En politique aussi, le style c'est l'homme même. Son action politique a un style, reconnaissable, entre tous. C'est toujours ouvrir des portes, offrir une chance, relier des personnes, mettre en contact des énergies positives. Pas de programme *a priori*, mais des occasions saisies. Pas de polémiques mais des projets. Et sous le climat lourd de la société administrée, un petit vent frais qui fait du bien et donne envie de sortir le bateau.

Il aimait surprendre, déconcerter, y compris et même surtout ses collaborateurs. Pas le goût pervers du paradoxe. Mais une façon de garder l'esprit libre, hors des rails, disponible, de remettre en mouvement la machine à imaginer.

Ceux qui ont eu le privilège de travailler avec lui savent combien il faisait confiance, combien il aimait faire confiance. Ailleurs le monde politique était ce qu'il était. Mais dans l'équipe immédiate, à Néac, à La Baule, à la Région, à Paris, la confiance était le ciment. Elle obtenait le meilleur de chacun. Consciencieux à l'extrême pour tout ce qu'il avait à faire personnellement, il était toute indulgence pour les autres. Il était la bienveillance même. Je ne crois pas qu'on l'ait jamais entendu en colère. La colère, l'injonction ne faisaient pas partie de son style de direction des hommes. Il pouvait être agacé, voire le laisser paraître. Mais qui aurait voulu le décevoir à nouveau?

Dans ce climat chaleureux, il s'est tissé bien des relations amicales, des cordiales aux fraternelles, qui ont survécu aux situations qui les avaient fait naître. Et comme pour retrouver la chaleur d'un cabinet virtuel, un club s'est formé autour de lui, le Club 16, 16 comme 16 années de responsabilité nationales.

Plus insaisissable est la relation entre Olivier Guichard et ses électeurs.

Au début c'est une relation à sens unique. Mais elle a la force d'un attachement personnel, celui d'un enfant, puis d'un adolescent, à son territoire de vacances : Siaurac, Ker Olivier. Un adolescent qui se découvre un territoire riche de subtilités où se mêlent vignobles et Chantiers de l'Atlantique, accomplissements personnels et charges publiques. Quand, en 1945, sous l'uniforme du soldat qui va gagner sur le front d'Alsace sa médaille militaire, il devient, sans le savoir, élu de Néac, et bientôt maire, c'est la tradition locale qui s'exprime en un moment délicat. En 1971, Olivier ne rompt pas avec Néac, il quitte la mairie sans délaisser la commune. Et il la retrouve aujourd'hui pour toujours.

En Loire-Atlantique, c'est différent. Pour Olivier, en 1967, ce n'est pas qu'une circonscription à conquérir. C'est un attachement à mettre en jeu. Son histoire d'amour avec une maison, Ker Olivier, avec un oncle ermite original et attachant, avec le bocage, les chemins creux, les gens de par-là, - c'est tout cela qu'il faut compromettre dans une bataille politique à l'issue incertaine. Prendre le risque d'avoir à en vouloir à ceux qu'il aime, le risque de ternir l'image poétique qu'il s'était faite de ce lieu de refuge. Mais l'élection est gagnée. Il ne s'est pas trompé dans ses affections. Alors a vraiment commencé une relation très forte entre Olivier Guichard et un électorat dont il a su au fil des ans élargir les limites. Aux hommes de cette Presqu'île il a beaucoup donné, comme il a reçu beaucoup d'eux. Nous en avons le témoignage aujourd'hui. Et c'est fort de cette relation et de cette fidélité réciproque qu'il a pu bâtir son destin régional - son destin qui était de donner quelque chose comme une âme à cet ensemble de départements.

Olivier Guichard a toujours été de plain pied avec les gens. Peut-être a-t-il appris cela entre 40 et 44, quand l'angoisse, l'incertitude et la recherche de l'honneur sont la chose de France la mieux partagée. Peut-être n'a-t-il pas eu à l'apprendre. Il est naturellement attentif aux caractères, aux personnalités, aux complexités et aux surprises des destins. Tout lui est matière à nourrir sa sensibilité et sa curiosité. Dans les rencontres qu'il fait, entre la Brière et La Baule, entre Saint-Nazaire et la Turballe, c'est l'homme plus que l'électeur qui le retient.

Voici, nous approchons du centre.

L'élection même nous y a conduit. On ne peut enfermer Olivier Guichard dans la politique. Il y a ceux que la politique dévore tout entier : Olivier n'est pas de ceux-là. Que Georges Pompidou et lui se soient reconnus, nous le comprenons. L'un comme l'autre avaient cette distance à l'égard du politique, non pas la distance du

divertissement ou du cynisme, mais celle que ménage une épaisseur humaine.

Et pour un amateur d'âmes, quel caractère plus singulier, quel destin plus fascinant que celui du Général? Cela n'a pas suffi pour amener Olivier au Général, mais cela l'a tenu près de lui, dans une affection filiale, faite d'admiration et d'espérance, nourrie de la joie de servir le destin.

Cette épaisseur humaine a laissé des traces qui nous sont précieuses pour aujourd'hui et pour demain. Olivier a dit : « *De mon père je tiens sûrement le goût de la chose écrite.* » Ce goût, il l'a longtemps pratiqué sur le mode léger : il aime à tourner un sonnet de circonstance, pour une légion d'honneur, le départ d'un collaborateur, le mariage d'un ami - manière de dire sans délayer, de mêler le sourire à l'émotion.

Il a aussi la passion des citations. Lecteur vorace, il aime sortir une phrase d'un roman, d'une biographie, l'arracher à la gangue d'un long texte pour en polir le diamant, pour la muer en maxime, pour s'en approprier l'usage. Une façon de sentir et de penser qu'il a pratiquée jusqu'au moment où ses yeux l'ont trahi.

Il aimait la chanson, et même les chanter - son talent le plus méconnu et le plus sous employé : « *J'ai retenu, passé soixante ans, plus de chansons que de vers.* »

Et puis sont venus *le Chemin tranquille, Mon Général, Vingt ans en 40* : d'un livre à l'autre, l'approfondissement d'une exploration intérieure. Explorer la relation entre soi-même, le Général et la France, dans les circonstances de la tragédie, avec cet autre personnage silencieux, le père.

Vous avez lu ces livres et ils resteront avec nous. Mais ici, pour le sentir tout proche de nous, glanons à sa manière quelques phrases du livre le plus intime, *Vingt ans en 40* :

Une façon d'évoquer pudiquement un sentiment profond, parlant de son grand-père Brisson, c'est l'avant-guerre : « *L'été, parfois, assis à côté de son chauffeur, il traversait la France à petite vitesse pour venir voir, où que je fusse, si je me portais bien.* »

1944, à propos des « sujets de réflexion », comme on dit : « *La nécessité de les vivre nous avait souvent privé du temps de les approfondir.* »

Acide - il quitte Vichy : « *Je n'ai plus pris de verres de saint-pourçain, le soir, avec des fonctionnaires qui réfléchissaient à leur avancement en faisant bouger de petits drapeaux sur de grandes cartes.* »

Attendri, sur Bonneval, l'aide-de-camp du Général : « *Il avait pour la politique sous toutes ses formes une saine antipathie,* »

Dandy, ou plutôt humoriste à l'anglaise - il vient de s'engager en 1944 dans un régiment de zouaves : « *Cela me permit de porter quelques semaines une chéchia rouge. Elle me donnait un air africain, sans doute injustifié, mais au goût du jour.* »

Derrière ces paillettes, la tendresse humaine.

Derrière les silences, tant de parole intérieure.

Derrière l'exemple de la fidélité, l'exemple de la responsabilité.

Derrière la politique qui expose à la division, l'action qui unit.

Derrière tout ce qui mange le temps, trois filles tendrement aimées, Malcy, Constance, Aline, les petits-enfants tant attendus et chéris.

Derrière tout, vous, formidable Daisy.

Une dernière citation nous ramène ici à Néac. Elle évoque à nouveau son grand-père : « *Chez lui à Siaurac, de longues années, j'ai vu les mêmes domestiques venir dans la salle de billard, après le dîner, dire la prière du soir à mes côtés.* »

De longues années après, nous voici à Néac, pour dire avec vous, Monsieur, la prière du soir.

Philippe Moret

Membre des cabinets Éducation,
Aménagement et équipement, Justice